TRADUIREUne autre perspective sur la traduction

Traduire

Revue française de la traduction

218 | 2008

De traduction en retraduction

Éditorial

Vanessa De Pizzol

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/890>

DOI : 10.4000/traduire.890

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2008

Pagination : 3-6

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Vanessa De Pizzol, « Éditorial », *Traduire* [En ligne], 218 | 2008, mis en ligne le 15 juin 2008, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/890> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.890>

Éditorial

La traduction peut-elle s'envisager comme un acte unique, que la publication rend immuable, indépendamment des évolutions culturelles, sociales et politiques que la marche de l'histoire entraîne inévitablement dans son sillage ? Le travail de traduction n'est qu'une étape, la réception par le public en est une autre, qui implique bien souvent la troisième : la *retraduction*. Au cours des années et des siècles, il semble effectivement que les œuvres, textes ou documents traduits, soumis à des lectures et des interprétations différentes, se façonnent de **traduction en retraduction**.

« Ainsi en va-t-il (...) de l'Odyssée, du Quichotte, de Shakespeare : les « retraductions » sont des relectures (...), des interprétations multiples d'une même partition », comme le souligne Jean-Pierre Lefebvre. On ne saurait mieux dire : la rentrée littéraire 2008 a été placée sous le signe de la retraduction avec la publication d'une nouvelle version française de Don Quichotte par Jean-Raymond Fanlo, venant encore gonfler l'impressionnant cortège de traductions qui entoure cette œuvre (quelque quatre-vingt traductions en quatre siècles)⁽¹⁾. La question qui se pose alors est celle de la nécessité de la retraduction. De l'Antiquité à nos jours, en passant par le XVI^e et le XIX^e siècle, le questionnement reste inchangé : Qu'apporte-t-elle au lecteur, à l'utilisateur ? Quelle image du texte, de son auteur, inscrit-elle dans l'histoire ?

Si l'on écarte les écueils d'une telle pratique qui, comme les énumère Jean-Pierre Lefebvre, se nomment parfois opération commerciale, *rewriting*, tentation de « distraduire » pour se démarquer du travail précédent et échapper aux accusations de plagiat, et si l'on fait abstraction du soupçon qui pèse sur la relation auteur – « retraducteur » dans

(1) Cf. Linda Lê, « Don Quichotte, hidalgo polyglotte », Magazine Littéraire, Octobre 2008, p. 48.

le cas des œuvres considérées comme des classiques, le second bénéficiant de l'aura du premier, la retraduction resterait salutaire pour le texte en tant que « diffusion en plusieurs temps ». On regrettera cependant le manque de considération dont souffre le travail de retraduction, tendance particulièrement visible dans le traitement financier minoré que proposent les éditeurs au motif que le travail du *retraducteur* serait moindre.

Les *retraducteurs* de l'Antiquité ne semblent guère mieux lotis et ce, en dépit de l'énorme travail de décryptage qu'il leur faut accomplir, à la lumière de notre « sensibilité de Modernes », avant même d'aborder les questions proprement stylistiques du texte ancien. Le *retraducteur* en langue ancienne opère littéralement sur le fil, dans la recherche permanente de l'équilibre entre la fidélité et la lisibilité, tout en évacuant l'« obscurité et les assimilations abusives ». La retraduction, selon Anne-Marie Ozanam, s'impose donc comme une « remise en question fondamentale de ce qui nous a été transmis comme une évidence et un dogme ». Dans cette perspective, le corpus de retraductions qui encadrent le texte original devient un objet épistémologique à part entière, au même titre pourrait-on dire que les écrits critiques produits par les spécialistes. La *retraduction* joue ici un rôle essentiel dans la mesure où « elle en dit sûrement plus long sur son auteur et sur l'époque à laquelle elle a été produite que sur l'objet dont elle prétend rendre compte », observe à juste titre Anne-Marie Ozanam.

Que dire alors quand le texte qui fait l'objet de *retraductions* se trouve également être la proie d'enjeux politiques majeurs, comme *Le Prince* de Machiavel ? Cet écrit qui traite de la bonne manière de gouverner a suscité de nombreuses controverses dont nous avons hérité le terme « machiavélisme », une caricature dont on a injustement affublé l'auteur. Les différentes fonctions occupées par Machiavel au sein des instances dirigeantes d'alors ont forgé une langue qui va lui permettre de développer une pensée politique tout en nuances, à visée pratique. Pensée qui, en fonction des périodes historiques, est plus ou moins infléchie, ce que les traductions successives accentuent encore. Thierry

Ménissier observe finement cette évolution encore en acte aujourd'hui, et note la manière dont « les traductions de Machiavel accompagnent et stimulent notre histoire politique nationale ». Les difficultés du passage des notions clés de la pensée de l'auteur florentin en français sont loin d'être épuisées par les nombreuses retraductions et contribuent à faire de Machiavel un auteur bien *vivant*.

On comprend dès lors à quel point l'auteur est dépendant de l'image véhiculée par les traductions successives de son œuvre, allant parfois jusqu'à creuser une ornière au fil des siècles, dont il est très difficile de sortir. Valérie Cossy nous en donne une brillante illustration en étudiant la réception française du roman *Sense and Sensibility* de Jane Austen. Toute la relation entre cet écrivain et son lectorat français serait bâtie sur un quiproquo, au point qu'un lecteur de « langue culture » anglaise n'y reconnaîtrait plus sa romancière. Traductions successives et adaptations se font en l'espace de quelques années, au début du XIX^e siècle, construisant ainsi une image figée, un « mythe victorien » dont Jane Austen souffre encore. La profondeur psychologique des personnages féminins, les ressorts discrets de l'ironie de l'auteur y auraient beaucoup perdu, enfermant le roman « dans l'univers de la littérature féminine, au sens étroit et édifiant du terme ». On suit avec enthousiasme cette défense passionnée de Jane Austen, cette demande de réhabilitation que seule la retraduction peut satisfaire, pour qu'enfin se produise « le dévoilement de l'œuvre originale dans la “ langue culture ” réceptrice ».

La traduction et la retraduction posent donc de manière cruciale le problème de l'identité de l'auteur, un problème d'autant plus sensible pour un écrivain se doublant d'un traducteur tel que l'a été Cortázar. Sylvie Protin nous guide pas à pas dans la naissance de cette « voix narrative » si caractéristique, nourrie d'oralité, de déconstruction, de transgression, Cortázar se revendiquant « ennemi bien réel de la langue ». Tâche très ardue que la traduction de ses écrits, difficilement réalisable sans les suggestions d'un auteur prônant par ailleurs le maintien de l'efficacité du style, de la tension narrative du récit, au

détriment de l'exactitude linguistique. Les traductions et retraductions se doivent alors d'exister en courant le risque de l'acculturation, de la déstructuration, pour mieux faire apparaître la voix singulière de l'écrivain.

En somme, tout est affaire de « nuance », peut-être plus encore s'agissant de traduction pragmatique. Sous-traduction et surtraduction, ou de l'art de manier la règle et le compas : Nicolas Froeliger, fort de sa solide expérience, nous dévoile les subtilités du métier de traducteur. Savoir user de l'un et de l'autre, « raisonner juste sur des figures fausses », le traducteur ne doit pas oublier que les textes pragmatiques s'ancrent dans la réalité, « sont référés au monde ». Il faut alors savoir garder une « forme résolue de prudence qui nous incite à la nuance ».

Traduction et retraduction sont deux étapes complémentaires, nécessaires à l'existence voire à la survie du texte dans une langue autre que celle qui l'a vue naître. Découverte/reconquête, réussite/échec, association aux multiples facettes... à vous d'en juger et d'en découdre.

Vanessa de Pizzol